



HAL
open science

Approche éco-sémiotique de la perception dans une initiative paysanne : la "maison de semences" communautaire de Youtenga"

Sampawendé Bruno Guiatin

► To cite this version:

Sampawendé Bruno Guiatin. Approche éco-sémiotique de la perception dans une initiative paysanne : la "maison de semences" communautaire de Youtenga". Journées thématiques de l'École doctorale Sciences du Langage, Psychologie, Cognition, Éducation (2020) : Perceptions, École doctorale Sciences du Langage, Psychologie, Cognition, Éducation (ED 611 SLPCE); Professeur Didier Tsala-Effa, Sep 2020, Limoges, France. hal-03268875

HAL Id: hal-03268875

<https://unilim.hal.science/hal-03268875v1>

Submitted on 23 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Approche éco-sémiotique de la perception dans une initiative paysanne : la « maison de semences » communautaire de Youtenga¹

Bruno GUIATIN, Centre de Recherches Sémiotiques (CeReS)

Résumé : La perspective éco-sémiotique articule la signification à travers le prisme des rapports entre les communautés humaines et leur milieu de vie, notamment la Terre/terre. Tout « Faire » sémiotique, pour faire sens à ces deux pôles actantiels (communautés et milieu) s’inscrit dans ce processus. Notre thèse intitulée « approche éco-sémiotique des innovations durables au Burkina Faso : entre cultures culturelles et cultures culturenelles » entend déployer ce « Faire » sémiotique dans la manière dont les communautés paysannes façonnent leur *païs*² en *designant* leurs projets innovants pour le compte du progrès social. En s’inscrivant dans le cadre théorique général de la sémiotique des cultures et des pratiques sociales, cet article veut montrer en quoi les esthésies paysannes s’ancrent dans la perception à travers le *design* paysan.

Mots clés : éco-sémiotique, esthésies, schème, individu/collectif.

An eco-semiotic approach of perception in a rural initiative: the Youtenga Community “Seed House”

Summary: The eco-semiotic perspective shapes meaning through the prism of the interactions between human communities and their environment, namely the Earth/land. Any semiotic “Making” uses that process to give sense to these two acting parts (communities and location). Our thesis, named “Eco-semiotic approach to sustainable innovations in Burkina Faso: between cultivating cultures and cultural cultures”, intends to apply this semiotic “Making” in the way the rural communities shape their *païs*³ by designing innovative projects for the sake of social progress. By putting itself in the general theoretical context of the semiotics of cultural and social practices, this article aims to demonstrate how rural aesthesias anchor themselves through rural design.

¹ D’avril à septembre 2018, nous sommes « allé » en immersion dans le cadre de notre recherche. Ayant investi particulièrement le monde paysan comme terrain de recherche, nous avons eu, à plusieurs reprises, des rencontres avec les paysans de Youtenga, un village d’une commune rurale du Plateau Central. Le présent article s’inspire de cette immersion. Lors de cette immersion, nous avons observé la manière dont les paysans fondent leurs innovations. « La maison de semences communautaire », celle que nous approchons dans cet article en fait partie.

² Nous empruntons ce terme à Pignier (2017) qui définit ce terme comme « contrée », « région ».

³ We borrow this expression from Pignier (2017), who gives it the meaning of “country” or “region”.

Keywords: eco-semiotic, aesthesia, scheme, individual/collective.

INTRODUCTION

Dans les pays dits « sous-développés », le spectaculaire paradoxe entre l'intensité des investissements en faveur d'un développement dit « durable », impulsé par les pouvoirs publics, et l'accroissement de la précarité au sein des couches sociales destinataires conduit à des questionnements. Au Burkina Faso, cette réalité se constate à travers des anecdotes : des barrages délaissés, des tracteurs abandonnés dans des champs, des bâtiments publics laissés aux rongeurs et aux insectes, etc. Ces projets supposés améliorer les conditions de vie des populations ne semblent susciter que très peu d'intérêt. Sont-ils en total déphasage avec les aspirations profondes des populations ? A l'inverse, les habitants développent des formes de vie paysannes qui restent des cas d'école. « Les maisons de semences⁴ » communautaires, dont celle des paysans de Youtenga, en sont un. Comment cette innovation paysanne a-t-elle été pensée ? Quelles sont les valeurs qui lui sont attachées ? Ce cas permet à notre démarche éco-sémiotique d'analyser le processus d'ancrage de la « perception » dans les esthésies paysannes, en nous autorisant quelques hypothèses.

Sur un plan théorique, nous postulons que la culture et le développement entretiennent des liens qui se nourrissent du sens que les sujets « percevants » co-construisent avec leur milieu de vie, leur territoire, leur terre. En cela, la perception en tant que partie prenante de la signification devient incontournable dans toute action, au sein d'un milieu culturel donné. L'action s'inspire de la perception et cette dernière organise les liens de sens à établir entre les sujets et leur milieu. Ainsi, les anecdotes, que nous avons mentionnées, obligent à interroger l'absence d'un actant non anthropologique indispensable, oublié ou mis à l'écart par les démarches « hors-sol », mais mis cependant en lumière dans le « Faire » paysan. Les apports théoriques et méthodologiques de la sémiotique des cultures, notamment l'éco-sémiotique⁵

⁴ Ce concept traduit le terme français « banque ». Classiquement, on dit « banque » de semences communautaires. Nous montrons dans notre thèse que l'appellation « banque de semences » ne fait pas sens pour le paysan ou du moins, elle renvoie à un autre contenu que ce que le paysan conçoit comme « maison » de semences. Nous avons également relevé en quoi la notion de « banque » relève de l'ingénierie moderne et tente de nier les esthésies paysannes vis-à-vis de leurs semences. Pour le paysan, la banque est faite pour des objets tandis qu'une maison est faite pour des vivants et, à ses yeux, les semences paysannes sont autant d'entités vivantes. Mieux qu'une banque, elles méritent un abri, une maison. Nous adoptons ainsi le terme de « maison » pour rester dans la logique des esthésies paysannes.

⁵ « L'éco-sémiotique telle que nous la bâtissons questionne les liens perceptifs entre les êtres humains et l'oïkos, ce lieu qui nous habite, que nous habitons en tant que « mondes » où s'entremêlent continûment « Faire » et « Percevoir ». L'éco-sémiotique se veut moins une discipline qu'une démarche épistémologique. Celle-ci consiste d'une part, à écologiser la sémiotique en reconsidérant le lien entre les aptitudes techno-

telle que développée (Pignier, 2020) attestent de cet état de fait. Ce dernier est également éclairé par Lotman (1999) dans son approche des conditions d'existence des différents langages au sein de la sémiosphère. Sur un plan pratique, la non prise en compte des esthésies⁶ paysannes d'un espace culturel donné désarticule la « sémiose » perceptive des sujets concernés par les projets. La vérification de ces hypothèses s'appuie sur la théorie de « l'espace sémiotique » chez Lotman (1999), sur les esthésies paysannes et les schèmes perceptifs en tant que « matrices organisatrice de la signification », dont celui individu/collectif, chez Pignier (2020). En termes d'objectifs, cet article souhaite mettre en lumière les rapports au territoire dans le processus d'innovation. Il permettra d'analyser et de décrire la manière dont les sujets de la culture, le monde paysan dans ce cas, perçoivent leur milieu, usent collectivement et individuellement de leurs relations avec leur territoire pour développer des formes de résistance et de résilience⁷ face à l'ingénierie moderne qui fait fi de cette modalité énonciative.

I. Les apports théoriques et méthodologiques de la sémiotique des cultures.

1. De l'« espace sémiotique » à l'« espace culturel » chez Lotman

Les mutations sociologiques qui ont jalonné l'espace-temps du continent africain en général ont fait de celui-ci une sémiosphère⁸. Elle pose les enjeux de progrès et d'innovations que nous évoquons plus haut. Ces enjeux prennent place au sein d'un espace culturel que le sémioticien russe appelle « espace sémiotique » ; selon nous, il s'agit d'un « espace des enjeux de sens » par le fait même que les crises qui minent les sociétés et cultures se fondent avant tout sur une « crise de sens » (Pignier, 2020). La résistance, qui se caractérise par

symboliques des êtres humains et l'oïkos, et d'autre part, à sémiotiser l'écologie en portant attention aux aptitudes des êtres vivants à nouer des relations de sens avec leur milieu » (Nicole Pignier, 2020).

⁶ « Les esthésies sont des sensibilités culturelles collectives. A l'instar des *épistémè* dénotant des formes discursives de la connaissance rationnelle, elles constituent des configurations propres à la connaissance sensible ou à la sensibilité même d'une époque donnée (Ouellet, 2000). Le romantisme, le classicisme, l'absurde sont des exemples très connus de sensibilités culturelles, d'esthésie. » (N. Pignier, 2017 : 167 ; 2020)

⁷ Les notions de « résilience » et de « résistance » ici que nous ne développons pas ici tiennent à l'idée les « maisons de semences » paysannes ont pour but de faire barrage aux ravages des Organismes Génétiquement Modifiés (résistance) en vue d'assurer la souveraineté semencière et alimentaire pour le monde paysan (résilience).

⁸ En initiant la *sémiosphère* comme condition d'existence des différentes cultures dans le champ des études sémiotiques, Youri Lotman, en analysant un certain nombre d'aspects de la culture russe, a clairement posé les jalons d'une sémiotique appliquée aux études culturelles. Cette sémiotique, appliquée aux enjeux des études des langages ou formes d'expression symboliques au sein de la *sémiosphère*, balise également le terrain épistémologique et théorique de cette approche du développement et des innovations durables.

l'initiation des innovations paysannes par les paysans eux-mêmes (les « maisons » de semences communautaires), témoigne de cette capacité des communautés locales à innover en faisant émerger, de concert avec leur territoire des formes de vie qui leur font sens. Le sémioticien burkinabè, Ouoro (2014), dans un article paru en 2014, décrivait déjà le problème de la non-prise en compte de cet espace culturel dans la mise en place des projets de développement en milieu rural au Burkina. Le chercheur concluait en faisant remarquer que la rupture des projets d'avec cet espace sémiotique justifiait, en partie, les échecs constatés. Et, ne faisant pas sens pour les destinataires, ces projets ne suscitaient suffisamment pas l'adhésion de ces derniers. Il en est ainsi pour des latrines construites au sein des domiciles familiaux, des fontaines délaissées au profit des mares, etc.

En effet, le panorama socio-culturel, politique et économique du Burkina Faso que nous dressons dans notre thèse a l'avantage de révéler sa pluralité ethnique et linguistique, son hétérogénéité et sa diversité ethnique et culturelle dans les domaines constitutifs de sa nation. Dans cette même partie, nous décrivons le cosmopolitisme de cette aire culturelle ainsi que les enjeux civilisationnels et de développement qui s'y jouent. Mieux, nous questionnons cet espace sémiotique en tant que marqueur social caractéristique de cette culture. A la lumière de la définition lotmanienne, ce panorama constitue l'espace culturel que nous articulons ici en termes sémiotiques. En circonscrivant l'espace culturel russe comme un espace sémiotique, le sémioticien russe donne ainsi des outils permettant d'interroger, à notre tour, l'espace culturel burkinabè en tant qu'espace sémiotique où se jouent des enjeux de sens. Par conséquent, la connaissance de cet espace est nécessaire dans la description du sens des actions que posent les acteurs de ce milieu. En cela, dans nos hypothèses, nous relevons que la méconnaissance qu'ont les porteurs de projets du milieu culturel africain est un réel handicap pour la mise en œuvre réussie des actions de développement. La théorie des esthésies que Pignier (2020) développe cette méconnaissance. Pour ce faire, Lotman (1999) commence par caractériser la connaissance de l'espace d'enjeux du sens comme préalable, dans la perspective du « faire sens », qui permet de donner vie et réelle existence aux projets dits de « développement ». En effet, le sémioticien russe décrit cet espace comme partie prenante de la signification des actes qui s'y posent. Il est déterminant dans le mécanisme du dialogue entre les cultures : modernité et innovations locales paysannes s'offrent comme un espace de rencontre interculturelle. En quoi cette interculturalité est-elle rendue possible ?

Dans le processus de mise en place des projets de développement intervient le plus souvent une pluralité d'acteurs hétérogènes, composés généralement d'acteurs provenant de

structures déconcentrées de l'O.N.U., de l'Union Européenne, et/ou d'autres amis étrangers au Burkina. Au-delà des barrières linguistiques, la vision du développement qui est le cadre de ces projets met à nu le problème d'ancrage culturel de ces projets. Ce dernier n'est possible qu'à travers une prise en compte des esthésies paysannes. C'est la raison pour laquelle nous postulons que la mise en oubli de ces « sensibilités individuelles et collectives » (Pignier, 2020) justifie, dans bien de cas, l'échec des projets de développement constaté et observable sur le « terrain ». Il y a alors lieu de comprendre, avec Lotman mais aussi avec Pignier⁹, que le sens n'est pas l'apanage des seuls sujets classiques de la communication. L'espace culturel, le milieu, tel que « vécu et façonné » (Pignier, 2020) par les populations est le fond d'où émerge la signification des choses et des phénomènes. Lotman écrit à ce sujet (1999 : 9-10) : « Un schéma se composant d'un Destinateur, d'un Destinataire et du canal qui les relie ne constitue pas encore un système opératoire. Pour fonctionner, il doit être immergé dans un espace sémiotique. Tous les participants à l'acte de communication doivent en avoir quelque expérience, être familiarisés avec la sémiosis. C'est ainsi que paradoxalement, l'expérience sémiotique précède l'acte sémiotique. Par analogie avec la notion de « biosphère » (Vernadsky) nous pouvons parler de « sémiosphère », que nous définissons en tant qu'espace sémiotique nécessaire à l'existence et au fonctionnement des différents langages, et non en tant que somme des langages existants ; en un sens la sémiosphère a une existence antérieure à ces langages et se trouve en constante interaction avec eux ».

Dans cette articulation, le sémioticien de la culture commence par poser les fondements de l'activité culturelle constituée d'instances anthropologiques et de leurs outils d'interaction, le tout tissé dans un milieu qu'il nomme « espace sémiotique », sans lequel la cohérence de tout « procès sémiotique » ne peut être garantie. En proposant ainsi la prise en compte de l'espace sémiotique dans le cadre de la communication entre parties prenantes (les acteurs de la communication), Lotman (1999) met en lumière les conditions d'efficacité de « l'objet de valeur » qui cristallise l'attention des acteurs ; sans ces conditions qui les polarisent autour de cette « quête », cette dernière ne peut produire les effets escomptés satisfaisant les deux pôles actantiels : le Destinateur symbolisé par les porteurs de projets de développement (les O.N.G., les pouvoirs publics, etc.) et le Destinataire renvoyant aux populations auxquelles sont destinés classiquement les projets de développement conçus en

⁹ L'éco-sémioticienne développe cet aspect notamment dans son écrit sur l'« Approche éco-sémiotique du convivialisme à l'ère du numérique ». Elle y précise que « si notre terrain est un milieu vécu/façonné par des êtres humains dont les manières d'être au monde, fondées sur des forces de vie co-énoncent, il n'a pas besoin du chercheur pour trouver son sens, pour faire sens aux yeux des gens qui le vivent... »

termes sémiotiques comme « objet de valeur » ou « quête ». Cette remarque du chercheur russe dessine les limites des schémas et des méthodes d'actions inspirés de la sémiotique classique. Elle montre que dans l'espace culturel spécifique à un milieu donné, le schéma mettant en place un système d'interactions bâti autour de la langue, généralement le français au détriment de la langue locale, entre un donneur et un receveur ne suffit pas à créer un consensus autour d'un « objet de valeur ». Au contraire, elle offre l'opportunité d'observer des conflits de perception dans sa saisie. Une banque dans la culture française renfermerait-elle réellement le même contenu pour un paysan ? Lotman (1999 :10) écrit dans ce sens: « De ce point de vue, une langue est une fonction, un ensemble d'espaces sémiotiques dotés de leurs frontières respectives qui, aussi clairement définies soient-elles à travers l'auto-description grammaticale de la langue concernée, sont dans la réalité de la sémiosis érodées et envahies de formes transitionnelles (...) Le simple fait qu'il existe dans la culture humaine universelle des signes conventionnels et figuratifs (ou plutôt que des signes existants soient à des degrés divers, à la fois conventionnels et figuratifs) suffit à montrer que le dualisme sémiotique est la forme minimale de l'organisation d'un système sémiotique actif ».

Concrètement, autour d'un même projet, les Destinataires et les Destinateurs n'ont pas toujours la même perception de « l'objet de valeur ». Dans son article intitulé « Valeurs sémiotiques et changement social. De la défécation dans la nature à l'usage de latrines familiales en milieu rural : le cas du village de Toéni dans la province du Sourou au Burkina Faso », Ouoro (2014) analyse un projet porté par des politiques publiques en faveur des populations en milieu rural au Burkina Faso, portant sur la construction des latrines familiales et des fontaines. Elles contribueraient à la réduction de la pauvreté (...) à l'horizon 2015. (Ouoro, 2014 : p. 254). Il s'agit de moderniser pratiques hygiéniques de ces populations en remplaçant les dispositifs locaux en matière d'hygiène par des latrines modernes implantées au sein de chaque famille. Ces latrines sont ainsi conçues comme un dispositif innovant permettant d'éradiquer ce problème de salubrité. Contre toute attente, elles sont très peu fréquentées. En conséquence, l'innovation portée par les pouvoirs publics est un échec et le chercheur tente d'en saisir, sous un angle sémiotique, les causes. A cet effet, les éléments qui cristallisent l'attention du sémioticien sont, entre autres :

- « L'opposition culturelle entre l'espace d'habitation et le lieu de défécation (selon les représentations culturelles de l'espace, seuls les malades, handicapés (physique et mental), défèquent là où ils habitent ;

- Les considérations totémiques. Il est interdit à la femme d'enterrer ses excréta car cela pourrait réduire ses chances de fécondité ». (Ouoro, 2014 :)

Il se pose alors le problème de la hiérarchie des plans d'immanence, problème que Lotman propose de résoudre par la prise en compte d'un troisième actant, l'expérience sémiotique qui se traduit par la familiarité avec la sémiosis, c'est-à-dire la manière dont le sens se crée, se communique et qui est propre à l'espace sémiotique. Lotman (1999 :12) souligne également cette réalité en des termes éloquentes : « Ainsi chaque langage se trouve-t-il immergé dans un espace sémiotique spécifique, et ne peut-il fonctionner que par interaction avec cet espace. L'unité de base de la sémiosis, le mécanisme actif le plus petit, ne constitue pas un langage séparé mais la totalité de l'espace sémiotique d'une culture donnée. C'est cet espace que nous nommons « sémiosphère ». La sémiosphère est le résultat aussi bien que la condition du développement de la culture ; nous justifions le choix de ce terme par une analogie avec la notion de biosphère telle que Vernadsky l'a définie, à savoir l'ensemble et la totalité organique de la matière vivante, et également la condition nécessaire à la perpétuation de la vie ». L'auteur de la sémiosphère mise sur la prise en compte de cet espace sémiotique, comme premier plan d'immanence de la perception, dans le processus de tout « Faire », de toute création, et donc de tout *design*. Il le caractérise d'ailleurs comme un impératif de premier ordre, la condition sans laquelle la compréhension entre les actants ou participants à l'activité sémiotique reste caduque ou inopérante, et donc inintelligible.

En étendant cette vision à toutes les formes d'expression au sein de la sémiosphère, l'on se rend bien compte que les pratiques signifiantes pour un milieu culturel donné sont à intégrer dans la mise en place des projets. Le choix de l'implantation, par exemple, d'une latrine, d'une « banque » de semences communautaires pour des habitants d'un milieu paysan n'est pas uniquement adossé à la démarche sociologique mise en avant dans la plupart des cas d'école. Le besoin d'aller au-delà de la nécessité d'implanter le projet, et du bénéfice que ce dernier peut produire pour les bénéficiaires s'imposent. Ainsi, s'interroger en amont sur le sens que les bénéficiaires finaux donneront à ces projets est une condition nécessaire. Quel est le sens donné par les paysans à une « banque » de semences communautaires ? En cela, l'articulation de la valeur sémiotique des « objets » impliqués imposera sans doute une méthode différente de ce qui est habituellement utilisée. Au nombre des perspectives possibles, la théorie esthésies peut être mise à contribution.

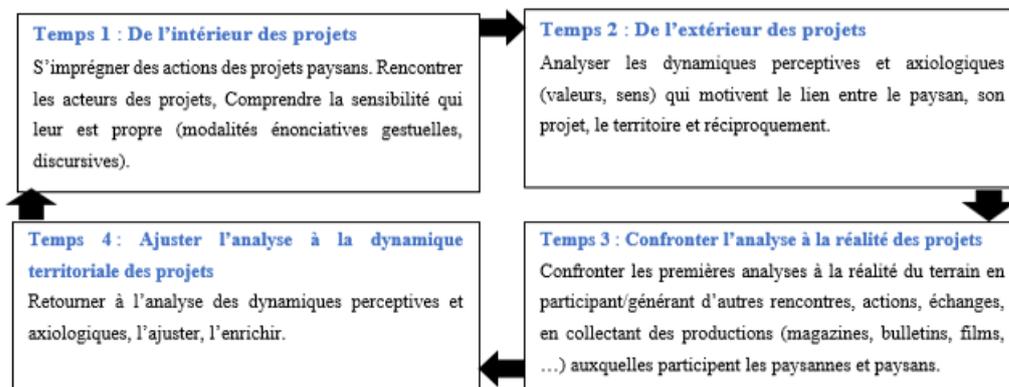
2. La théorie des esthésies

L'espace culturel que Lotman (1999) décrit comme un espace sémiotique est, selon nous, un actant non-anthropologique, au sens sémiotique du terme, qui participe à l'« Être » et au « Faire » des différents actants. Il s'intègre et agit ainsi dans le processus de la signification, et co-énonce en accueillant des communautés humaines et non humaines en son sein. En cela, il s'identifie à la « Terre », « maison », « lieu vivant », « milieu », etc. que Pignier (2019) aborde dans une perspective éco-sémiotique notamment. Elle envisage l'éco-sémiotique « comme l'étude des liens perceptifs entre les êtres humains et l'*oïkos*, terme grec qui signifie le lieu qui accueille, la maison, la Terre que nous habitons en tant que « monde ». L'*oïkos* en tant que monde nous habite autant que nous l'habitons. En effet, depuis que les êtres humains sont Terre, ils coénoncent avec celle-ci ; selon le sens avec lequel ils perçoivent le lieu où ils passent, où ils vivent, ils créent des mots, des modalités énonciatives artistiques, des techniques ; ainsi, ils façonnent leurs lieux de vie dans un lien créatif et non déterministe. » La chercheuse fait ainsi remarquer que les communautés paysannes ajustent leurs actions à la Terre, les tissent dans/avec leurs lieux de vie. Cet ajustement de l'« Être » et du « Faire » avec « l'éco », Pignier (2019 :2), l'appelle « esthésie » qu'elle définit comme « une manière d'être au monde ou sensibilité collective, une forme de vie, une dynamique perceptive ». Plus précisément, « les esthésies sont des sensibilités culturelles collectives. A l'instar des épistémé dénotant les formes discursives de la connaissance rationnelle, elles constituent des configurations propres à la connaissance sensible ou à la sensibilité même d'une époque donnée (Ouellet, 2000). Le romantisme, le classicisme, l'absurde sont des exemples très connus de sensibilités culturelles, d'esthésie. » (Pignier, 2017 :167)

Les esthésies comme ensemble des sensibilités collectives s'ancrent dans des matrices organisatrices de la perception que l'éco-sémioticienne nomme schèmes perceptifs ou axes sémantiques de base : « Les schèmes appelés encore « axes sémantiques de base » universels sont des matrices organisatrices de nos perceptions. On trouve entre autres, les schèmes vie/mort, nature/culture, local/global, ouverture/fermeture, masculin/féminin, continu/discontinu, exclusion/participation, atone/intense. Ils agissent en amont des axiologies, c'est-à-dire des attributions de valeurs ; ils agissent sur chacune de nos esthésis, nos sensibilités individuelles interreliées à des esthésies, des configurations collectives. Chaque axiologie, chaque système de valeurs se fonde sur des mobilisations spécifiques des schèmes perceptifs, jouant sur des tensions entre les pôles de chaque schème, des oppositions, de complémentarités... » (Pignier, 2017 :172-173) Dans ce prolongement, on peut citer les

pôles schémiques individu/collectif, haut/bas, dedans/dehors¹⁰ qui complètent la configuration des matrices organisatrices de la perception en éco-sémiotique. En tant qu'ensemble de sensibilités collectives découlant de la manière dont la synesthésie s'ancre dans la « Terre-accueil », les esthésies peuvent être décrites comme des langages de l'espace culturel/sémiotique. A la différence de la perspective structuraliste, ces langages ne se découpent pas dans l'espace sémiotique pour être rangés dans des « systèmes » ou de « structures ». Il faut ainsi l'affirmer, c'est avec des esthésies que les communautés humaines façonnent leurs paysages. Par là-même, elles deviennent un cadre théorique permettant d'approcher les initiatives paysannes dans lesquelles « s'entremêlent continûment « Faire » et « Percevoir » » (Pignier, 2020). Si les initiatives de développement sont, pour ainsi dire, une manifestation des esthésies, comment les schèmes perceptifs en tant que voie d'accès, ou méthodologie permettant de questionner les ensembles signifiants tissés dans l'*oïkos*, permettent de les saisir ?

Dans ses propositions éco-sémiotiques, Pignier (2020) propose d'intégrer les esthésies dans le processus d'émergence de la signification au sein de l'espace sémiotique. Ce processus se structure en quatre temporalités suivant un parcours logico-sémantique partant du temps 1 au temps 4, temps qui correspondent aux étapes d'immersion et de construction d'un projet endogène.



Les quatre temporalités d'immersion et d'interprétation d'un milieu paysan

Ce processus propose l'épiphanie du « durable » dans le milieu paysan, le parcours à travers lequel les esthésies façonnent les initiatives paysannes. Mieux, il permet de saisir la

¹⁰ Ces schèmes ont été complétés par l'auteure dans « *Le sens, le vivant ou ce qui nous relie à la Terre* », in Nicole Pignier et Lina Marcela LIÑÁN DURÁN (cord.), « Le design de « l'Intelligence artificielle » à l'épreuve du vivant », dossier revue Interfaces Numériques n°1/2020, vol. 9. Lien : <https://www.unilim.fr/interfaces-numeriques/4144>

manière par laquelle les paysans ancrent le durable en inscrivant leurs esthésies dans un processus de co-énonciation avec le lieu de vie. Comme l'exposent les différentes temporalités, ce processus se fonde essentiellement sur l'imprégnation, à travers des rencontres, dans une démarche sémio-anthropologique. Le témoignage que nous relatons ici s'inscrit dans cette démarche. Cette dernière vise à saisir la réalité des phénomènes avec les acteurs du terrain d'immersion. Dans un élan de va-et-vient entre le terrain et l'analyse, l'éco-sémioticienne invite le chercheur à s'inscrire dans cette démarche à quatre temporalités, qui ne fait pas fi du « terrain » en tant que situation d'énonciation. Ainsi, « le « terrain » retenu, à savoir le milieu paysan et agricole, n'est pas tant un espace où l'on peut constater/observer/formuler des faits et les traduire en « données » qu'un milieu dans lequel des forces de vie, des dynamiques, s'énoncent, se manifestent via des gestes, des discours, des productions, des designs culturels et culturels. Par conséquent, nous faisons l'hypothèse que le « terrain » est une situation d'énonciation en devenir, et même de co-énonciation, où s'échangent, s'appellent, se confrontent, se renouvellent des manières d'être au monde. Le « terrain » ne peut donc se réduire à des « observables » ni se penser sémiotiquement parlant comme un seul plan d'expression auquel correspondrait un plan du contenu ; il est un milieu énonciatif où s'interrelient des esthésis, sensibilités individuelles (Pignier, 2017 : 169-170) et des esthésies, sensibilités collectives. » (Pignier, 2020). Cette démarche a été mis en exergue lors de nos interactions avec les paysans de Youtenga, notre terrain d'immersion. Elle a permis de mener l'analyse de « la maison de semences communautaires » ci-dessous.

II. Analyse d'une initiative paysanne

1. La « maison » de semences communautaires de Youtenga

« Les maisons de semences » communautaire sont des innovations visant le mieux-être durable des communautés rurales. Elles consistent en la mise en place d'un dispositif innovant en vue d'assurer la conservation et l'accroissement de la production agricole paysanne. Elles ont pour vocation de lutter efficacement contre l'insuffisance alimentaire, et de créer une sorte d'économie solidaire et circulaire¹¹ durable entre les communautés, en veillant à une conservation efficace et durable des semences locales. Selon Isabelle Delannoy (2017 :325), l'économie circulaire « intègre (...) l'écoconception, l'écologie industrielle, l'économie de fonctionnalité. » Cette technique permet également de faire face aux ravages des O.G.M., bien souvent recommandés par les politiques publiques. L'adhésion des paysans à ce projet est totale ; ceux-ci n'attendent qu'un soutien logistique des O.N.G. pour garantir son succès. Il est

¹¹ Par l'économie circulaire, nous nous référons à la définition fondatrice proposée par Walter Stahel, citée par Isabelle Delannoy dans « L'économie symbiotique. Régénérer la planète, l'économie et la société ». Pour Walter, il s'agit d'« une économie de bouches favorisant la durée de vie des produits, leur réutilisation, leur répartition, leur reconditionnement, et le recyclage des matériaux qui les composent ».

à noter que cette initiative émane des paysans eux-mêmes. Sa gestion leur incombe également. Nous avons initié des entretiens spontanés pour cerner les contours du projet. En revanche, la perception de l'ingénierie moderne sur ce même projet d'innovation diverge profondément d'avec celle des paysans. Comment les esthésies paysannes conçoivent-ils ce projet de développement ? Quel décalage existe-t-il entre les deux perceptions ?

2. Le schème individu/collectif : force et forme de vie paysanne

Le témoignage des paysans concernant leur « maison de semences communautaires » nous renseigne sur le fondement des pôles schémiques individu/collectif comme méthode d'accès à la forme de vie qui motive l'innovation paysanne. Ce fondement, c'est la Terre. Les paysans laissent entendre que cette « maison » est le symbole de leur unité et pour cette raison, ils le placent au cœur de leur territoire, le milieu du village. Le territoire est ainsi la condition de possibilité du « Faire » paysan. Un « Faire » paysan dans un espace paysan, une singularité irréductible de la perception paysanne. On imagine, en toile de fond, qu'un « faire » coupé de cette terre réduit sensiblement le spectre sémantique de celui-ci aux yeux des habitants. L'espace sémiotique que décrit Lotman (1999) retrouve ainsi tout son sens. L'espace paysan n'est pas simplement un objet mais un actant non anthropologique qui « fait signe » : il est le cœur de la communauté paysanne, son symbole d'unité. Le succès de la « maison de semences » met en évidence cette *sémiose* perceptive, c'est-à-dire ce lien créatif entre les sensibilités collectives (esthésies) paysannes et le territoire. L'interaction entre le « nous » et le « chacun », (propos paysans), qui sert de référence pour justifier le caractère collectif du projet, met en exergue le schème individu/collectif qui fonde cette forme de vie communautaire. Dans l'immédiat, ce projet vise les paysans initiateurs, dans le futur, les générations à venir et, dans la durée, le bien-être individuel et collectif, la sauvegarde de la mémoire collective à travers les semences locales, mais aussi la résilience de l'activité paysanne. Le lien à l'autre et au territoire est en cela la force de vie qui garantit le « durable » dans l'innovation paysanne.

Cette inclination naturelle à jeter des ponts les uns en direction des autres a l'avantage de souligner le lien existentiel tissé au sein du territoire. On peut y lire un sentiment, un vœu exprimé de vivre les uns avec les autres, qui conduit à l'émergence de la notion de communauté. Cette dernière consiste à faire du collectif en faisant converger les individualités. Dans la mise en place d'une éco-sémiotique apte à questionner les liens existentiels qui relient les communautés humaines à la Terre/terre, Pignier (2020) a identifié

le « collectif » comme pôle schémique agissant en tension avec l'« individu », et le définit comme une force de vie qui articule le schème individu/collectif. « Les pôles individu/collectif s'ancrent charnellement. En tant qu'entité vivante, l'individu ne peut être divisé sans mourir, il a son entité immunitaire clairement délimitée, singulière, différente des autres, il se caractérise par un génome spécifique ainsi que par sa faculté à s'éprouver dans une tension entre un soi et un non-soi. L'individu humain partage ces spécificités avec les animaux (Hallé, 1999 :116-118) » (Pignier, 2020) Cette force de vie anime et structure la vie des communautés réputées proches de la nature. On y perçoit la nécessité d'éviter l'isolement, conduisant les individus à partager leur existence avec leurs semblables, d'où l'idée de regroupements par concessions, une manière de façonner le territoire. Dans notre thèse, nous montrons en quoi les semences paysannes, par exemple, participent du façonnage du territoire. Cela montre bien que la réalité territoriale ne se résume pas à l'existence et aux interactions entre humains au sein d'un espace donné. Elle est tissée dans des liens créatifs entre humains et non humains. Les interdits et les totems que se partageaient (et se partagent encore aujourd'hui dans certains milieux) les communautés traditionnelles entrent dans cette configuration. L'interdit ou le totem, dans leur dimension pratique, visent la protection d'une espèce ou la mise en garde de l'humain contre certains dangers ; ce qui tend à être remplacé par le code de l'environnement dont le but est justement de créer un dispositif pour préserver ou protéger. Ces interdits et totems spécifient en dernier ressort cette continuité existentielle entre les humains et les non-humains, les uns étant liés aux autres pour que la vie continue d'être possible.

L'axe sémantique individu/collectif est donc à l'œuvre dans cette forme de vie qu'on appelle communauté. Cette dernière est « le milieu à travers lequel¹² » (Bachimont, 2015) l'individu définit son rapport au monde. Il existe par rapport à ce collectif, non dans une opposition radicale, mais dans une tension permanente et une complémentarité nécessaire. C'est dans ce sens que Ki-Zerbo (2008) relève la mort de l'individu, en Afrique notamment, n'est pas sa néantisation subite de son corps biologique, mais son isolement, idée qui ressort également dans la conception éco-sémiotique de Pignier (2020) : « Dans le même temps, l'individu n'existe qu'en interaction avec autrui ; un groupe, une communauté mais aussi les

¹² Nous empruntons cette expression de Bachimont (2015). Ce dernier, en décrivant les rapports entre la société et les technologies numériques, décrit ces dernières comme étant le milieu à travers lequel nous percevons le monde ; le réel, les autres, les productions, nous-mêmes. Dans le milieu paysan, la Terre est justement ce « milieu » à travers lequel ces paysans façonnent leurs sensibilités individuelles et collectives (esthésies).

êtres végétaux, animaux, dans des lieux concrets, spécifiques. Il n'existe que dans la chaîne existentielle et biologique de ceux qui l'ont précédé. » En définitive, la communauté en tant que continuité territoriale se façonne dans le « faire » collectif, qui est son modèle de progrès social. Les travaux champêtres collectivement organisés, les champs familiaux, l'attachement des individus à leurs sources, généralement le village, sont motivés par cette force de vie. Au-delà d'un besoin de force (l'union fait la force, dit-on) la communauté vise l'insertion sociale et l'épanouissement de chaque individu de la communauté. Elle ne s'oppose pas aux droits, aux privilèges des individus. Dans les efforts pour la mise en place d'initiatives visant le progrès, nous avons réalisé, lors de notre séjour d'immersion, que cette forme de vie s'invite dans la plupart des projets paysans. Des groupements associatifs aux projets écologiques, la question de l'épanouissement de l'individu au sein du collectif demeure essentielle.

Au regard de tout ce qui précède, nous pouvons retenir que la perception d'un point éco-sémiotique est essentiellement synesthésique. Le sens n'interroge pas que l'intelligible. Il est ancré dans la manière dont les sujets d'un espace culturel donné entretiennent leurs rapports avec leurs lieux de vie. Dans le cas du milieu paysan, les esthésies s'offrent comme ce milieu à travers lequel les communautés perçoivent leur milieu et *designent*¹³ leurs actions. C'est ainsi que le sens de leurs projets de développement ne peut être appréhendé que dans son rapport avec les esthésies communautaires. En cela, l'analyse d'un projet paysan requiert à notre sens, trois plans d'immanence : le plan d'immanence des forces de vie qui organisent l'univers esthésique des paysans, c'est-à-dire les matrices organisatrices de la perception qui les impulsent, puis les esthésies elles-mêmes comme formes de vie qui permettent de comprendre la manière dont les projets sont pensés et enfin, les innovations elles-mêmes comme manifestations des schèmes perceptifs et des esthésies paysannes.

¹³ L'éco-sémiotique conçoit le *design* dans une triple dimension : le dessin, le dessein et les visées éthiques. Comme le précise Pignier (2017 :165-166), « nous envisageons le design en tant que concept qui associe un dessin- plan, esquisse, croquis et diverses représentations graphiques- à un dessein, à savoir un dessein, à savoir un but, un objectif mais aussi une visée éthique, c'est-à-dire une conception du mieux-être individuel et collectif. Qu'il relève de champs professionnels ou d'activités du quotidien, se nourrir, (s') informer, communiquer, éduquer, bricoler, etc., le concept de design porte notre attention sur l'orientation, le sens de nos activités en tant que projets pensés à dessein. Le design, projet intentionnel, convoque les sensibilités culturelles, les processus de perception motivant et façonnant les gestes qui lui sont associés. Des gestes tout à la fois pratiques, esthésiques et éthiques. Pratiques, parce qu'ils sont associés à des buts, à des objectifs précis, à une *praxis*, à savoir une manipulation des choses concrètes comme des savoirs construits et à reconstruire. Sensibles, en ce qu'ils émanent de sensibilités individuelles et collectives. Éthiques, en ce qu'ils se fondent sur une conception du mieux-être individuel et collectif. »

Références bibliographiques

BACHIMONT Bruno, (2015), Le numérique comme milieu : enjeux épistémologiques et phénoménologiques, in « Interfaces numériques », vol. 4, n°3, disponible sur : <http://dx.doi.org/10.25965/interfaces-numeriques.386>

DELANNOY, Isabelle, (2017), L'économie symbiotique. Régénérer la planète, l'économie et société, Paris, Actes Sud.

HALLE, Francis, (1999), Eloge de la plante. Pour une nouvelle biologie. Collection « Points science », Editions Points, Paris.

KI-ZERBO, Joseph, (2008), Regards sur la société africaine, Panafrika/Silex/ Nouvelle du Sud

LOTMAN, Jouri Mikhailovitch, (1999), La sémiosphère, Pulim (Traduction de Anka Ledenko)

Nicole Pignier, (2020), Approche éco-sémiotique du convivialisme à « l'ère du numérique ». Le Bord de l'eau in Vers un numérique convivialiste ?

OUORO, Justin Toro, (2014), pp. 251-264, Valeurs sémiotiques et changement social. De la défécation dans la nature à l'usage de latrine familiale en milieu rural : le cas du village de Toéni dans la province du Sourou au Burkina Faso, in « Cahiers du CERLESHS numéro spécial »,

PIGNIER Nicole, (2020), Le sens, le vivant ou ce qui nous relie à la Terre, in « Interfaces numériques », vol. 9, n°1, disponible sur <http://dx.doi.org/10.25965/interfaces-numeriques.4144>

PIGNIER, Nicole, (2017), Le Design et le Vivant - Cultures, agricultures et milieux paysagers, Connaissances et Savoirs

PIGNIER, Nicole, (2019), Entre sens du vivant et vie du Sens. Colloque international « Construire le sens, Bâtir les sociétés », Université Norbert Zongo, 3 - 4 juin 2019. Conférence invitée.

STAHEL, Walter et al., (1976-1981), Jobs for Tomorrow, the Potential for Substituting, Manpower for Energy; Report to the Commission of the European Communities, Brussels, Vantage Press, New York.